

Albedo 451

Kylie Ravera

Devant moi s'étendait la plage. Le sable chaud brûlait mes mollets nus, la poussière que soulevait chacun de mes pas semblait tourbillonner autour de mes jambes comme un essaim de mouches enrégées. Ma gorge sèche, lasse de réclamer une eau qu'elle lui savait être à jamais refusée, avait depuis un moment, déjà, jeté son dévolu sur ces grains invisibles qui crissaient parfois sous mes dents. Je buvais goutte à goutte tout le sable de la terre.

A ce goût inanimé de pierre se mêlait quelquefois une âpre saveur de fer. Je me mordais alors les lèvres pour ne pas cracher ce sang qui était ma vie, qui poussait à bout les dernières ressources de mon organisme en accomplissant son cycle infernal dans la forteresse de mon propre corps. Car malgré tout, il fallait vivre. Enfin, peut-être pas vivre, mais au moins, ne pas mourir. C'était la seule chose que j'étais en droit de désirer; le seul vœu qui pouvait être accompli. Et je priais pour vivre, parce que je savais que je vivrais, même si cela devait être contre ma propre volonté. Cet ultime orgueil qui poursuit jusqu'à celui qui va se pendre, me poussait à me tromper moi-même, à faire mienne une idée que je méprisais, à aimer une vie que je détestais déjà quand elle aurait pu avoir une quelconque signification.

Je marchais toujours, foulant un sable étranger qui ne gardait de moi que le souvenir de mes pas. Je marchais toujours et jamais n'avançais sur ce sol trop léger pour supporter mon poids. J'avais conscience que mon arrêt serait celui de ma mort. Dans mes cauchemars éveillés où je titubais d'épuisement, je pouvais voir une image qui martelait mon esprit; une plage de sable chaud, comme celle qui s'étendait devant moi, mais privée de sa seule présence non-minérale: le soleil dans sa rougeoyante cruauté, ne coulait plus dans son plomb la noirceur de mon ombre...

Je redoutais de m'enfoncer dans une éternité sablonneuse si mes pieds cessaient de battre le sol. L'unique fois où je m'arrêtais, ce fut pour planter dans le sable ma plume dont j'avais bu jusqu'à la dernière goutte d'encre. De tous les atomes que j'avais amenés avec moi, seuls ceux qui constituaient un objet inutile étaient assez légers pour résister à cette gravité sélective. J'avais trop besoin de mes vêtements, de mes chaussures, de tous les atomes de mon être pour qu'ils ne s'enfoncent pas. Ma plume ne m'étais pas vitale; elle resterait dominer l'étendue infinie quand mes os seraient absorbés par cette terre stérile et avide.

Quand je repartis, le sable m'arrivait déjà aux genoux. Mais dans mon dos, je pouvais sentir le poids de son regard, veillant sur l'inutilité de la marche qui me permettait de survivre. Je ne me retournai pas; savoir que la monotonie de la plage avait été vaincue par ma plume suffisait à me prouver que j'avais un passé: regarder en arrière n'aurait servi à rien. Et je pouvais avoir, malgré tout, l'illusion d'avancer puisque chaque pas m'éloignait davantage de cette halte douloureuse où un feu pire que celui du soleil avait brûlé ma peau.

Je n'y avais guère pris garde, mais mes pas m'avaient conduit jusqu'au bord de l'étendue d'eau. Des vagues clapotantes venaient mourir à mes pieds, baignant mes semelles d'une écume d'argent. Je me reculai vivement; je me savais incapable de résister à la tentation de plonger mon visage dans cette eau fraîche si je restais sensible à l'assaut des vaguelettes. Je l'avais fait, une fois, longtemps auparavant, et je gardais encore le souvenir de cette gorgée de sable qui avait coulé dans ma gorge alors que mes sens gouttaient déjà la volupté de voir leur plus cher désir accompli. Le précieux liquide m'avait fait suffoquer, et j'avais senti ma respiration s'effriter avec la poussière. Toussant et crachant, j'avais juré que jamais je ne laisserais un mirage avoir raison de mes poumons, et que je préférerais vivre sans boire, quitte à laisser passer un véritable oasis. Le temps me donna raison: il n'y avait pas de véritable oasis.

J'avançais depuis des années, des jours, des heures, des secondes; ces dernières étaient les plus interminables, car à ma souffrance actuelle se joignait celle de la seconde écoulée. Et puis le temps effaçait les souvenirs, et j'oubliais la souffrance de l'an passé pour me concentrer sur celle qui était à venir. Toujours, à perte de vue, s'étendait un ciel borgne, dont l'unique soleil faisait suivre mon avancée par ses rayons moqueurs.

Et puis un jour, mes yeux habitués aux horizons infinis, découvrirent une petite irrégularité sur l'étendue sablonneuse. Je n'accélérai pas le pas, mais les souvenirs des échos de mon cœur se pressèrent dans ma poitrine avec une rapidité folle. En m'approchant, je crus reconnaître un oiseau. Mais je dépassai l'objet sans même baisser la tête. J'aurais pleuré si j'avais pu: sur la dune siliceuse trônait seulement une plume d'oie...

Devant moi, pour toujours, s'étendait la plage.

Le vieil homme se leva, alluma une bougie et retourna le sablier. En regardant les grains s'écouler un à un, il eut soudain honte de son impuissance et donna une petite tape sur le globe de verre, espérant vainement accélérer la course du temps. Enfin, résigné, il poussa un soupir et passa une main tremblante sur ses yeux fatigués; une nouvelle heure commençait...